SANI BALIVEAU

Voilà bientôt 9 ans qu'elle parcourt les forêts du nord, de camps en villages, vendant sa force de travail. Sa lourde hache sur l'épaule, elle ne reste jamais bien longtemps. Juste le temps de se faire accepter par les honnêtes gens, et de se brouiller avec les imbéciles, les fainéants et les fripons.

L'hiver touchait à sa fin et le soir descendait doucement sur la forêt. Sani progressait d'un pas précautionneux sous les frondaisons. Ses bottes de cuir fourrées s'enfonçaient mollement dans un épais tapis d'humus, laissant exhaler des senteurs lourdes et terreuses. Cà et là les dernières traces de neige recouvraient encore le sol, crissant nerveusement sous ses pas.

Mais son regard se tournait vers les cimes des arbres. Elle scrutait d'un œil expert les troncs centenaires, cherchant de bons arbres, grands et droits. Sani s'était éloignée du camp pour repérer les coupes du lendemain. Mélèze, épicéas, et pins noirs, encore quelques géants qui tomberaient pour former la charpente du logis de chasse commandé par le comte.

C'est au glapissement lugubre du chien qu'elle comprit que quelque chose n'allait pas. N'écoutant que son instinct, elle redescendit vers le camp en courant, la main posée sur la longue dague de chasse pendue à sa ceinture.

Lorsqu'elle arriva à proximité de la clairière où le petit groupe de bûcherons s'était installé, elle ralentit le pas, tous ses sens en éveil. Le silence était retombé sur le camp et la pénombre s'étendait maintenant sur la forêt. Sani s'avança sans bruit jusqu'à la lisière et jeta un œil furtif vers le bivouac.

Le feu n'avait pas été allumé, et une odeur de sang emplissait l'air. Au sol, elle distingua les corps sans vie de deux de ses compagnons. Les deux autres avaient disparus, peut être enfuis ou allongés un peu plus loin. Deux silhouettes, basses et trapues, étaient occupées à fouiller dans les affaires du groupe, en grognant avec avidité. Une troisième, légèrement plus grande, se délectait goulument du cadavre encore tiède du chien.

Sani réprima un haut le cœur, et senti une colère sourde s'éveiller. Le premier gobelin, occupé avec le chien, était à six pas d'elle. Les lourdes haches des bûcherons, trois pas plus loin sur la gauche. Encore quatre pas et elle serait sur le second gobelin, qui reniflait avec intérêt le contenu du sac de Bradulf. Ensuite ? Ensuite, il faudrait improviser.

La colère se mua en rage. Sani connaissait bien ce bouillonnement ardent, primaire et animal qui provenait du cœur de ses entrailles. Plus d'une fois, à l'auberge, au camp ou au village, il lui avait causé bien du tort. Mais ce soir, dans les profondeurs de cette forêt sombre et sauvage, elle l'accueillit avec délectation.

Sani bondit d'un mouvement félin vers la clairière. En un instant elle fut sur le premier gobelin. Par deux fois, la dague perfora la poitrine de la créature, qui s'effondra dans un borborisme étouffé. Lâchant prise, elle bascula sur le côté et saisi à deux mains une lourde doloire de charpentier. Le second gobelin eu à peine le temps de se retourner que l'outil s'abattait sur lui, le fendant en deux. A la vue du carnage le troisième gobelin s'enfuit en couinant dans la forêt.

Ce n'est qu'alors que Sani repéra une quatrième créature. Celui-ci semblait plus petit que les trois autres. Sa face hideuse avait une expression de profonde stupidité, et son cou était enserré dans un lourd collier d'acier. Une chaine le reliait au corps sans vie du gobelin qu'elle venait d'équarrir, et le pauvre diable était à moitié coincé sous le cadavre de son camarade.

Alors Sani décida de l'épargner. Pourtant en ce moment, ce ne furent ni la pitié, ni la faiblesse, ni le dégoût du sang versé inutilement qui poussèrent Sani à agir ainsi. Mais un instinct animal, venu du plus profond de sa rage, un instinct de domination primaire qui lui fit sentir toute l'emprise qu'elle aurait bientôt sur la créature.

D'une main, elle saisit fermement la chaine qui servait de laisse au gobelin, et le traina derrière elle sans même un regard. Sani rassemblât quelques affaires, et parti en hâte, bien consciente que le reste de la tribu de peaux-vertes pouvait débarquer d'un moment à l'autre.

Depuis c'est avec cet étrange acolyte qu'elle parcourt les forêts du nord, de camps en village, vendant leur force de travail. Elle ne reste jamais bien longtemps, mais étrangement, par les remarques qu'il attire, ce petit compagnon incongru lui permet de repérer les imbéciles plus rapidement.